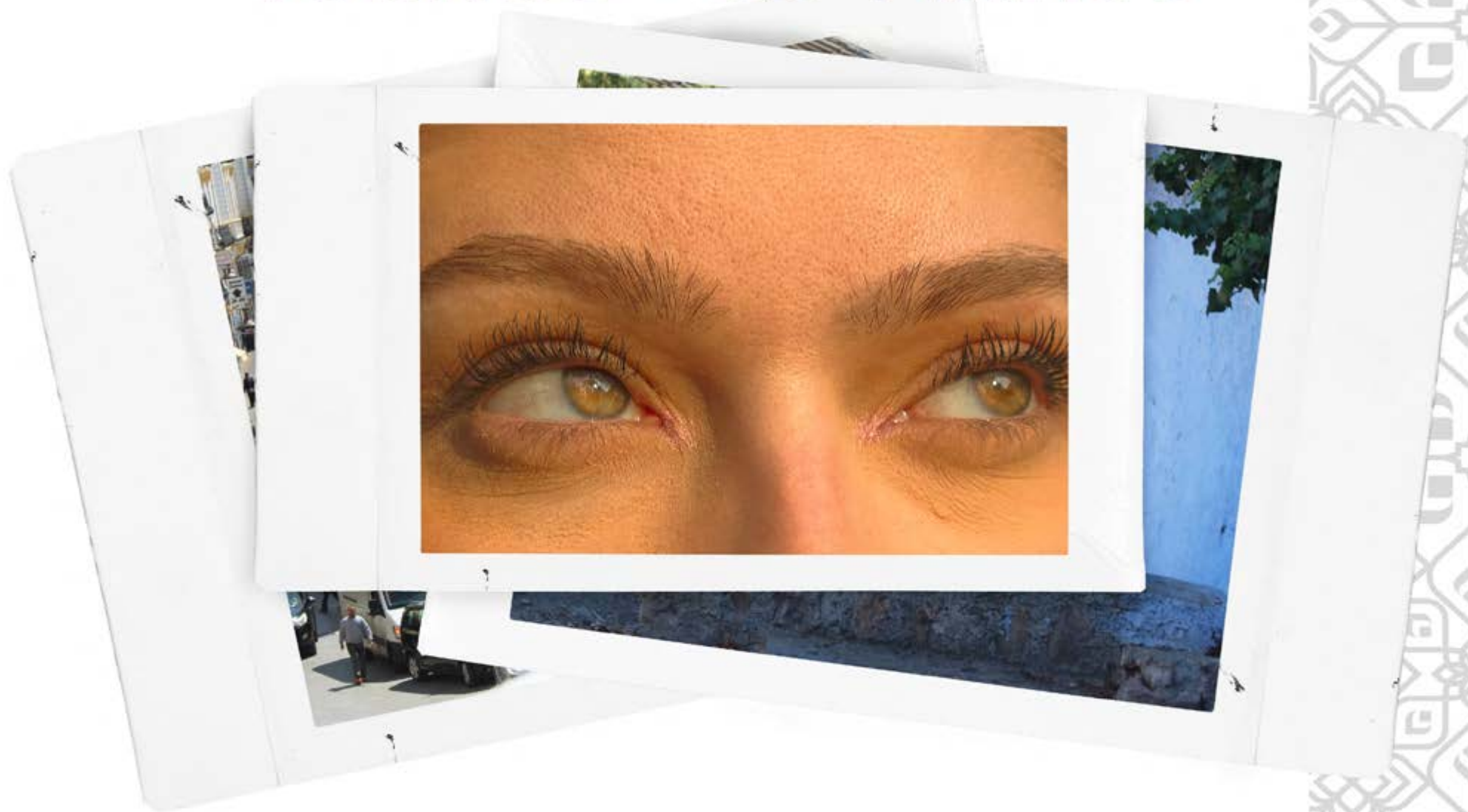


DANS LES YEUX DES JEUNES : LE MAROC





Gardien des âmes et des souvenirs

Il existe des lieux qui transcendent le temps, des espaces où le silence a plus de poids que les mots. Chaque année, quand la chaleur du soleil s'adoucit et que la brise commence à caresser doucement ma peau, je ressens cet appel irrésistible, celui qui me ramène inlassablement à ce même endroit. Un lieu secret, loin des regards curieux, où seuls ceux qui connaissent ses mystères viennent, encore et toujours. Ici, sous l'épais feuillage d'un figuier centenaire, c'est comme si le monde retenait son souffle.

Sous ses branches, les ombres dansent une valse silencieuse avec la lumière du crépuscule. Cet arbre, majestueux et mystérieux, puise sa force dans des profondeurs que nous, simples mortels, ne pouvons atteindre. On dit qu'il renferme les murmures des ancêtres, qu'il écoute les prières des vivants et garde les secrets des morts. À ses pieds, j'ai souvent l'impression d'être à la frontière entre deux mondes : celui des vivants et celui des souvenirs.

Chaque année, je reviens. Non pas par simple habitude, mais parce que c'est ici, à l'ombre de ce figuier, que je trouve la paix. C'est ici que je me reconnecte avec la terre de mes ancêtres, avec mes racines profondes. Loin des tumultes du monde, loin des distractions de la vie moderne, ce lieu est mon sanctuaire. Chaque pas sur cette terre m'ancre un peu plus dans ce lien invisible qui me relie à ceux qui m'ont précédé. Leurs âmes semblent veiller sur moi, et dans le bruissement des feuilles, je crois parfois entendre leur voix.

Nizar

Ce figuier, je l'ai vu grandir, tout comme il m'a vu vieillir. Lui reste solide, inébranlable, tandis que moi, je sens le temps qui passe. Mais à ses côtés, je ne me sens plus seul. Il m'accueille chaque année, comme il a accueilli ceux qui reposent sous son ombre. Mes grands-parents sont là, sous cette terre, et c'est ici que je viens pour honorer leur mémoire. Chaque année, je nettoie leur tombe avec soin, je leur apporte des fleurs, je murmure des mots doux, des prières chuchotées, comme un secret partagé entre nous.

Je m'assieds alors, mes mains plongées dans la terre, et je ressens cette connexion profonde avec eux. Cette terre n'est pas seulement de la poussière ; elle est le tissu même de mon existence, la matrice où mes racines s'étendent, où leurs vies, leurs souvenirs, et leurs rêves sont à jamais mêlés. Ce moment est mon apaisement, mon offrande silencieuse. C'est là que je sens leur présence le plus intensément, comme si le figuier lui-même leur donnait une voix. Mon père m'a appris, dès l'enfance, à venir ici. Lui aussi avait cette relation intime avec cet arbre, avec ce lieu. Chaque année, il m'y emmenait, nous marchions ensemble, en silence parfois, et il me parlait de ses propres souvenirs, de sa jeunesse, et des histoires de mes grands-parents. Il me disait que cet arbre n'était pas simplement un arbre, mais un gardien, un confident, un témoin de la vie et de la mort. Il m'a confié la responsabilité de revenir, année après année, de ne jamais oublier, de perpétuer la mémoire de ceux qui reposent sous nos pieds. Mais alors, pourquoi suis-je le seul à ressentir cette

force invisible qui me guide chaque année vers cet endroit ? Ceux qui déambulent ici, les hommes en blanc, sont-ils aussi connectés à cette terre, ou ne sont-ils que des âmes en transit, des passants dans un lieu qui les ignore ? Les hommes en blanc, figures énigmatiques, passent et repassent autour de moi, comme des oiseaux silencieux. Ils déposent des fleurs, murmurent des prières, puis repartent, comme portés par un vent que je ne peux sentir. Leurs rites évoquent des pratiques immémoriales, des gestes si anciens qu'ils semblent en dehors du temps, hors de notre compréhension.

Peut-être qu'eux aussi, comme moi, cherchent cette paix intérieure, ce lien avec ce qui dépasse la simple vie. Ici, la vie et la mort dansent ensemble, et chaque année, je me fonds dans cette danse, acceptant le cycle immuable. Et maintenant, alors que le crépuscule tombe sur le cimetière, je sais que tant que cet arbre restera là, dressé fièrement face au ciel, je ne serai jamais seul. Ce figuier est plus qu'un symbole ; il est la preuve vivante que mes racines sont profondes, que je fais partie d'un tout qui dépasse ma propre existence. À travers lui, je suis relié à la terre de mes ancêtres, à leur mémoire, et à la paix éternelle qu'ils ont trouvée sous ses branches. Tant que cet arbre veille, je sais que je veille avec lui.





salam

Ce voyage a été une véritable découverte d'une culture qui, bien que proche de mes racines, restait jusqu'ici en grande partie inconnue. Car malgré les descriptions fidèles de ma grand-mère et de ma mère, les mots ne suffisent pas à transmettre l'ambiance, l'atmosphère de ce pays. Sur cette photo, certains pourraient voir un moment banal : un homme assis, emmitoufflé dans sa djellaba, paisible face aux montagnes. Pour lui, c'est un instant du quotidien, mais pas pour moi. Pour moi, il a une profondeur particulière, un moment rempli de paix, le moment d'un homme qui contemple, savoure sa solitude. J'ai été frappé par la beauté de ces épisodes, pourtant si ordinaires pour les locaux, et qui, à mes yeux, semblaient remplis d'une poésie ayant le pouvoir de transformer un fragment de seconde en un instant de vie.

Ce pays m'a permis de découvrir des nuances et des traditions que j'avais déjà vues sans jamais vraiment les comprendre. Ce n'était pas seulement une question de paysages ou de monuments, mais aussi de rencontres, de discussions avec des gens qui vivent et pensent d'une manière différente. Chaque sourire échangé m'a fait comprendre à quel point la curiosité envers les autres est essentielle pour comprendre la beauté de nos vies.

Ce voyage m'a rappelé que la richesse réside souvent dans les choses simples, dans la façon dont les gens vivent, se rencontrent, et partagent leur quotidien. Au-delà des paysages, c'est cette humanité qui rend le Maroc si unique et qui restera gravée, à jamais, dans ma mémoire.

Thomas



je t'ai trompé

Je t'ai trompé, et aujourd'hui, je te l'avoue, les yeux dans les yeux. Mon amour, il est temps que nos chemins se séparent. Je t'ai trompé, parce que la fille que tu pensais aimer est morte sous tes yeux, et bien sûr tu n'as rien vu. Elle s'est effacée peu à peu, et aujourd'hui malheureusement tu as remarqué sa disparition.

Souviens-toi... souviens-toi de mes mots quand je te disais aimer la chaleur du sable sous mes pieds, les rayons dorés du crépuscule embrasant ma peau, les vagues dansant doucement sur la plage. Tout cela n'était qu'un mirage, une scène parfaite créée pour être admirée, pour être désirée. Je savais que tu n'aurais jamais aimé cette partie de moi que je gardais enfouie, alors je t'ai offert une image, un rôle.

Avoue-le ! Tu m'aurais sans doute préférée plus douce, plus légère, moins sincère, un peu bête, plus ensoleillé comme un parfait rêve d'été. Pour toi, j'étais prête à devenir une autre. J'ai enfilé des masques pour t'accompagner au bord de la mer, pour me perdre avec toi dans des balades en voiture durant le golden hour, ce moment que tu préfères où le soleil se couche, enflamme le ciel et efface toutes les ombres. Ce jeu, une mise en scène, et si c'était à refaire, je le referais de la même façon, sans rien changer, car ce théâtre a duré assez longtemps pour te convaincre que c'était la réalité. Mais voilà, tu m'as finalement démasquée. Alors, devant toi, je ne vais plus jouer, je ne vais pas défiler à nouveau dans des illusions. Je vais juste te dire la vérité, simplement. Oui, mon amour, je t'ai trompé.

Esther



La Vie de poète

Danseur, libre penseur,
Éclaireur dans la noirceur de
ses peurs,
Qu'il affronte.
Qu'il affronte sans s'arrêter,
usant de mots pour exprimer
les maux,
Usant de chacun de leurs sens
pour en exprimer l'essence,
Dans la quintessence de son
existence.

Danseur, libre penseur,
Cherchant en chacune des
banalités de la vie,
L'ekphrasis de ses envies,
Sur lesquelles il mots dit,
Car le penseur est joueur,
Le penseur est acteur,
Si bien que dans bonheur et
malheur,
S'exprime son ardeur d'auteur.

Danseur, libre penseur,
Expérimentateur des temps
modernes,
Alchimiste des mots ternes,
Il transforme crispation en crise
passion,
Car sous sa plume les maux
s'envolent.

Danseur, libre penseur,
Chanteur des contes de la vie,
Car il est celui dont l'âme agit,
Probablement parce qu'il
manie la magie,
Celle de proser son existence
avec insouciance.

Alors oui, pourtant, la vie est
méchante,
Mais avec lui, la vie aime et
chante
Car il vit la plus belle des vies,
Celle de la prosodie des mots
qu'il dit,
Celle transformant cet étrange
en être ange,
Car il vit la plus belle des vies.

Celle qui ne mots dit,
La vie de penseur, d'acteur,
d'expérimentateur, ou même
de conteur,
En somme, une vie qui dit
merci à la vie,
Une vie qui se vit au gré de ses
envies.
Simplement. Modestement.
Une vie de poète.

Chakib





enfants des rues

Du sel de mer encore sur les lèvres, du sable plein les pieds. Le cœur abreuvé au thé à la menthe et l'âme nourrie un peu plus qu'hier. Je suis venue vous conter un récit qui toucherait les cœurs les plus endurcis. Celui des Enfants des rues maudits par la vie ceux qui sont condamnés à errer dans les rues d'un monde qui les a abandonnés. La langue d'un marchand dans la bouche. Des roses dans une main et l'autre tendue à qui voudrait bien les acheter pour 15 dirhams. Je ne suis pas venue vous faire des belles métaphores et travailler ma prose et mes rimes, je suis venue vous raconter un récit qui toucherait même les cœurs les plus endurcis.

Celui d'une de ces enfants de la rue, comme les autres condamnée à errer dans les rues d'un monde qui l'a abandonnée. Des allers retours incessants aux abords de la plage, ses pieds chaussés de ballerines dont on ne perçoit plus que la couleur de l'usure, la soutenant debout toute sa soirée. Sur chaque paire, un noeud qui ne cessait de tomber et elle, qui se tuait à les replacer de la même manière, comme si un miracle allait faire que chaque tentative serait la dernière. Comme tous les autres la langue d'un marchand dans la bouche, elle en avait certes le vocabulaire, mais le son de sa voix n'est le genre qu'on imagine destiné à négocier. La voix d'une petite fille, qui sonne faux quand elle marchande aux abords de la corniche. D'une main deux roses qui perdaient des pétales à chaque coup de vent, et la mine insatisfaite quand on l'envoyait balader d'un coup de main.

Lui offrir un moment de joie, ce n'est pas ce que je voulais, je voulais lui offrir un nouveau monde, un dans lequel elle ne serait pas maudite, condamnée à errer, sentant, j'en suis convaincue, le sol sous ses ballerines usées. Lui donner tout ce qu'elle voulait, mais elle, tout ce qu'elle me demandait, c'était 15 dirhams pour une rose de laquelle il ne restait, que la tige et les épines.

yosra





porte ouverte sur le passé

À travers cette porte ouverte, le paysage se révèle avec une intensité presque irréelle, comme une peinture vivante où chaque détail semble destiné à m'émerveiller. C'est la première fois que mes yeux rencontrent ces collines baignées de lumière, cette mer d'un bleu profond qui scintille sous le soleil et ces arbustes éparpillés, brûlés par le climat mais fiers d'être enracinés sur cette terre ancestrale. Tout semble me chuchoter des secrets que seuls les enfants d'ici pourraient comprendre. Pourtant, moi, voyageur en quête de ses origines, je demeure à la fois étranger et familier, comme si chaque ombre me parlait d'un passé enfoui au fond de mes pensées.

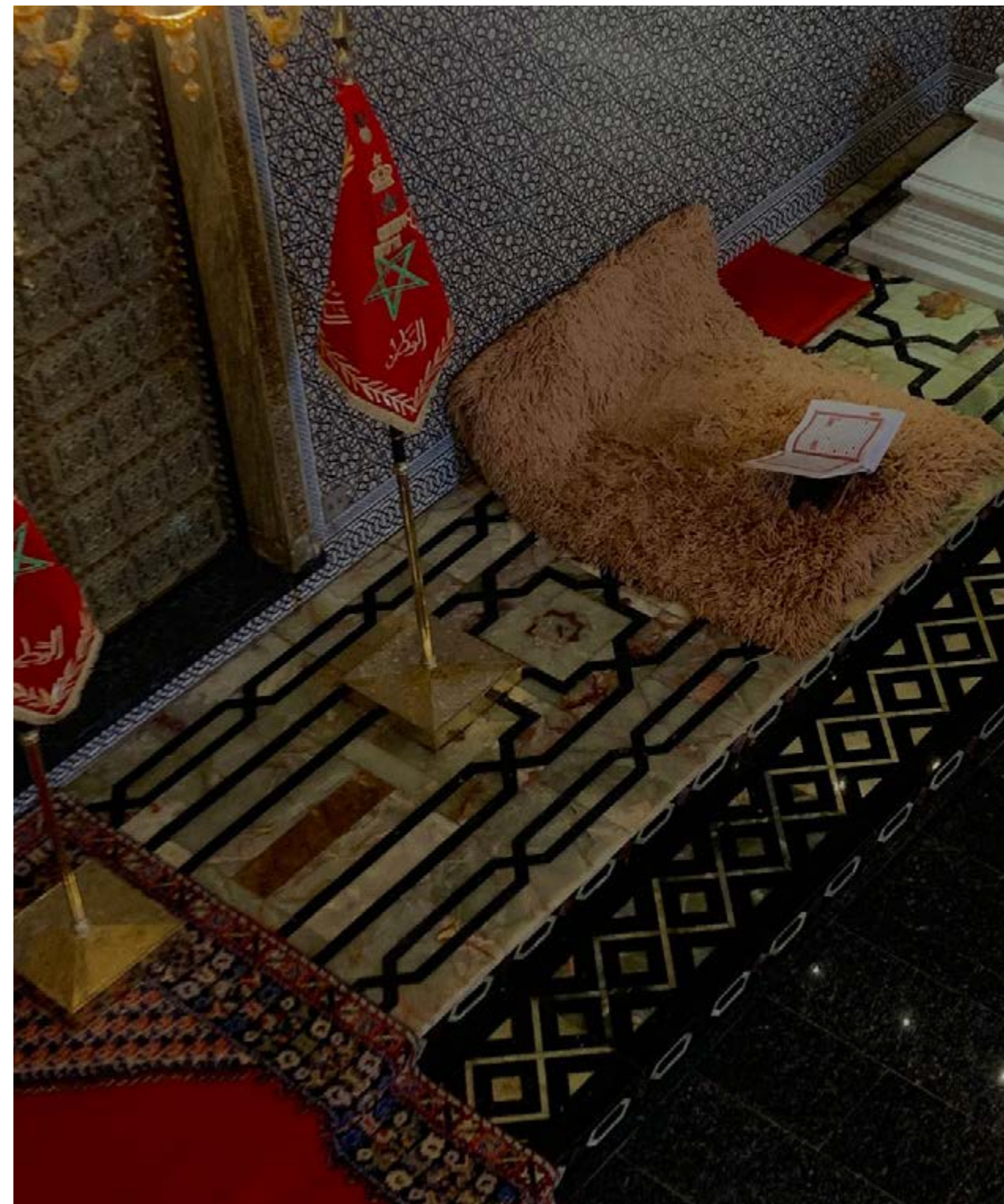
Ce voyage est bien plus qu'une traversée; il est un pont entre deux temporalités. D'un côté, le passé, avec ses histoires et légendes que l'on m'a racontées, les souvenirs de mes ancêtres qui ont façonné mon expérience. De l'autre, mon présent, avec le désir de comprendre et de redonner vie à ces fragments de mémoire. À travers cette porte, je ne contemple pas seulement un paysage, mais une part de mon identité, un écho de mes racines.

Chaque minute passée sur cette route qui serpente à travers le Maroc m'éloigne de ce que je connais, mais me rapproche de ce que je ressens. Je devine, au-delà de chaque colline, un village, un sourire, une voix. Je m'imaginer marcher dans des ruelles étroites, respirer les parfums d'épices, entendre les échos d'une langue chantante, mais surtout douce et rassurante. Le Maroc, ce pays dont j'ai tant rêvé, prend vie sous mes pieds. C'est un voyage dans l'espace, mais surtout dans le temps ; un pèlerinage dans les veines mêmes de mon histoire.

À mesure que le bus avance, je sens mon cœur s'ouvrir et mes sens s'éveiller, comme un enfant découvrant le monde pour la première fois. Ce premier regard sur le Maroc, avec son ciel pur et ses montagnes bienveillantes, est comme une évidence. Il fait naître en moi une soif de tout comprendre, tout ressentir. Et je réalise que ce voyage n'est que le début, le seuil d'une exploration infinie de moi-même à travers un pays fascinant, celui de mes ancêtres, celui qui murmure doucement.

SAMY





Le Gardien de l'Histoire

Dans le silence lourd du mausolée sacré,
Se tient un homme fier, au regard figé.

Droit comme un cyprès, vêtu de rouge et d'ombre,
Il garde en paix les âmes, les secrets sans nombre.
Originaire de Rabat, il pense au passé,

À ces collines vertes qu'il a traversées,
À l'appel lointain des ruelles d'antan,
Qui l'ont forgé, de l'enfant au géant.

Son dos se cambre sous l'étoffe ancienne,
Un manteau de devoir, de foi qui l'enchaîne.
Sa posture est un serment, une histoire muette,

Chaque souffle est respect, chaque geste une quête.
Il veille, immobile, le regard serein,
Gardien du lieu, maître du destin.

Un souvenir de Rabat illumine son cœur,
Dans ce sanctuaire, il porte sa lueur.

Ines





Tajin sur la plage

On dit souvent que les bonnes choses prennent du temps, qu'il faut savoir être patient. Que celui qui se précipite, se retrouve sans bons fruits s'il les récolte trop vite. Moi je pense surtout que les bonnes choses sont les plus simples, celles qui ne nous font pas tant réfléchir mais plutôt celles qui nous font ressentir, des émotions et des plaisirs.

L'expression la plus simple de l'amour passe par cette photo. Chaque bout de pain distribué pourrait représenter une amitié prête à être créée, à être scellée par chaque personne prête à l'accepter.

« Le goût des choses simples » ce n'est pas juste un slogan, c'est plutôt ce qu'on veut retrouver de notre naïveté d'enfant. Toutes ces choses qui se compliquent quand on devient grand, se dissipent dans l'air l'espace d'un instant. L'amour, le partage et la simplicité, voilà ce qui se dégage de ce Tajine sur cette plage ensoleillée.

dorian



La médina

Au cœur de la médina , cette petite ville enchanteresse. Je déambulais dans les ruelles , sous un ciel adouci. Les murs blancs et ocre me racontait l'histoire de plusieurs de ses décennies , d'un temps révolu , d'un passé glorieux. Mon âme trouvait la paix sous l'ombre apaisante des palmiers.

Les ruelles peuplées de chats au regard singulier, abritaient des enfants qui bondissaient de quartier en quartier. Ils couraient joyeux et insouciant , leurs rires éclatant faisant échos des temps présents. Ils n'avaient rien d'autre à offrir que leurs libertés mais leurs jeux avaient su remplir les ruelles de félicité.

Plus loin là où mon regard me portait , un festival de couleurs se dévoilait en douceur, me caressant de mille saveurs. Les épices dansaient dans l'air en note de cumin et de cannelle , et puis cette main tendue m'offrait sa chaleur presque éternelle. Elle me proposait simple et généreuse des trésors de marché, quelques douceurs précieuses. C'était celle de ce vieux

marchand, aux paroles rassurantes , accueillant chaque client avec une phrase bienveillante. Son visage était marqué par mille histoires , révélant la sagesse acquise au fil des soirs. C'est ici dans cette place que la chaleur marocaine s'est révélée à moi comme une étreinte lointaine. Sur la place principale la fontaine jaillissait , entourée de ces palmiers qui doucement frissonnaient. Les passants flânaient échangeant sourires et quelques mots , le temps d'oublier leurs maux.

Dans cette foule , une certaine harmonie régnait. Un lien invisible unissait ces êtres au passé , tous portaient en eux une parcelle d'humanité, une force tranquille je dirais même une immense fraternité. Et moi, au milieu de ce tourbillon de vies, Je sentais la chaleur infinie pas celle que le soleil avait engendré mais celle de ce peuple qu'on ne peut qu'aimer. Car chacun de ces êtres semblaient rayonner à sa manière, Et cette médina, elle-même, en devenait un sanctuaire.

yasmine





Veilleurs

Les Veilleurs Silencieux de Tanger
Ils règnent en maître sur les routes de
Tanger,
Ils règnent en être sur les routes et les
pavés,

De nos vies, de nos chemins, de nos cris,
de nos chagrins,
De nos pensées d'hier soir, comme celle
du lendemain matin.
Vagabondant constamment à la quête
d'un simple pain, meilleur que

celui de la veille, mais moins bon que
celui du surlendemain.
Tel est la vie de ceux qui règnent en
maître sur les routes de Tanger,
Ces héros qui vagabondent, parfois sans
même en avoir mangé un,

Ces héros qui vagabondent, sans avoir
personne à qui parler,
Ces héros qui vagabondent, avec une
seule envie : être écoutés

Rhema



DANS LE PORT DE TANGER

Dans le port de Tanger,

Y a les marins qui chantent,
Sous l'ombre du minaret, le jour qui scintille.
Le vent qui abîme leurs voix qu'ils manient.

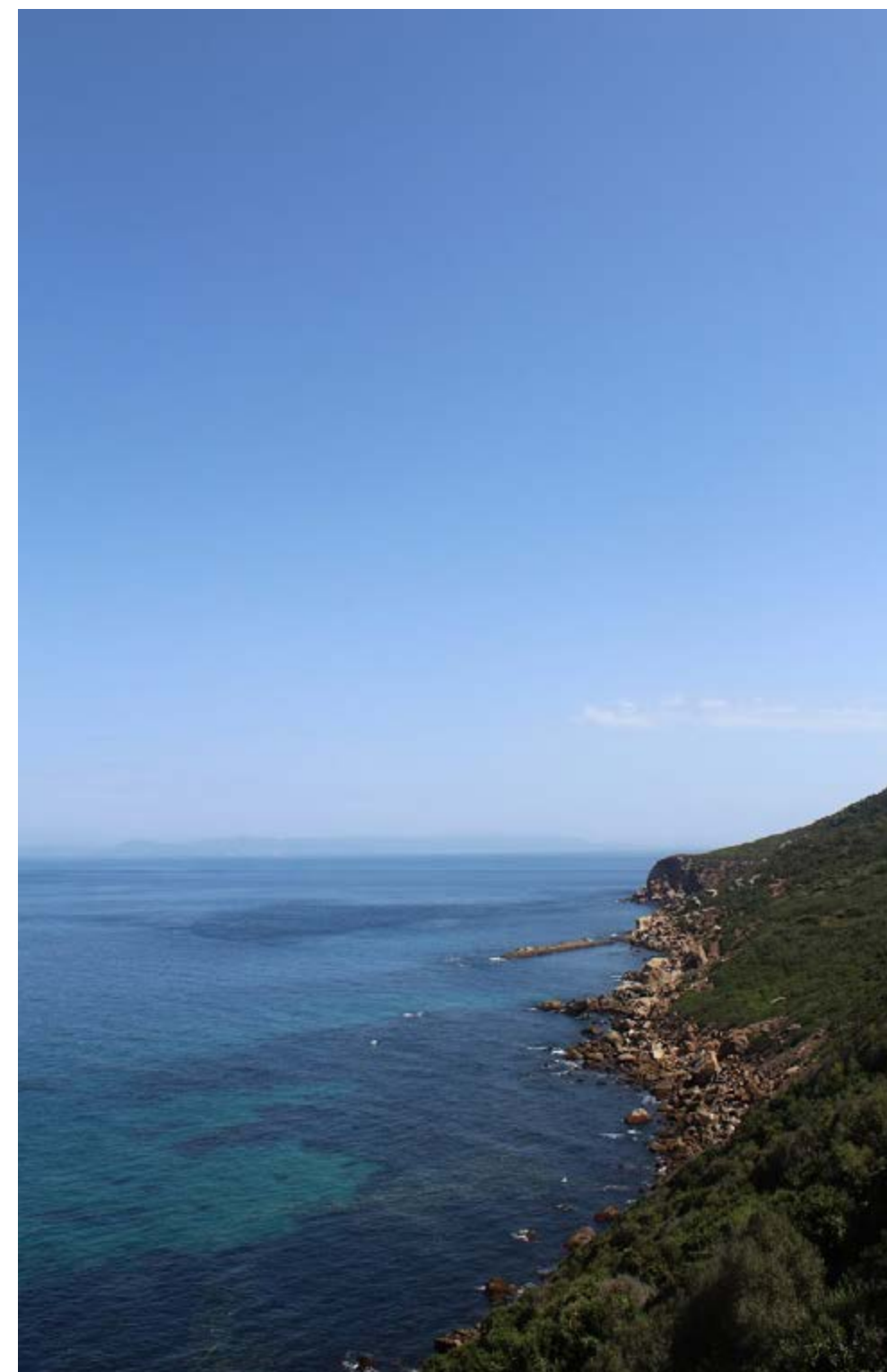
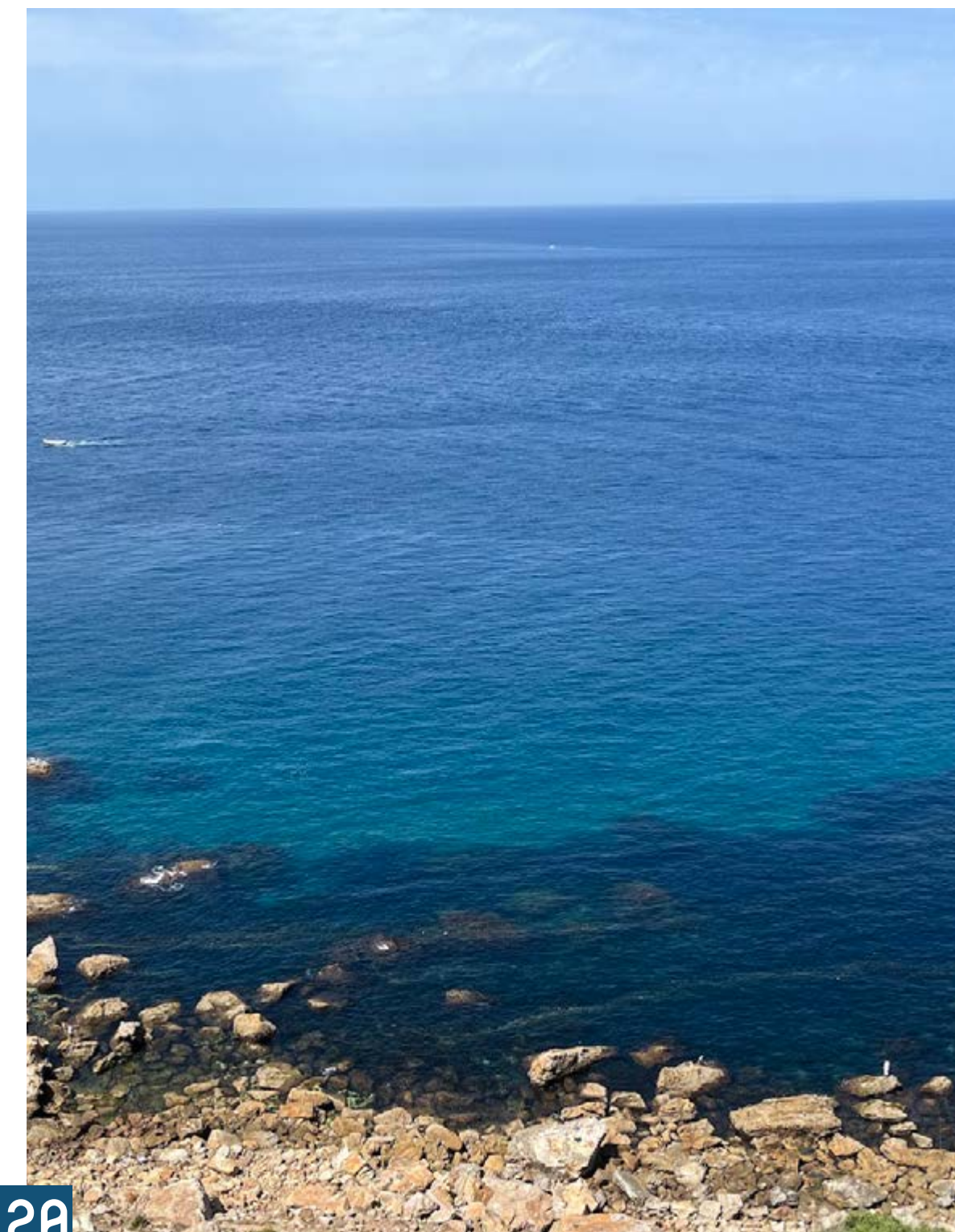
Et nous, on s'en va, le cœur en suspens,
Tanger pour Rabat, à contre-courant.
L'esprit tangué doucement, bercé par l'écume,
Comme une dernière étreinte sous cette souriante
brume.

Cap Spartel s'éloigne, majestueux et brave,
Le phare veille encore, témoin du grand départ.
Il éclaire le large, il guide ceux qui partent et ceux
que l'Art lie, comme des amants des lettres,
comme des fervents amis qui s'en vont à la fête.

Dans le port de Tanger,
Y a les marins poètes aux dizaines écrits vains.
Les vagues y murmurent les adieux en secret,
Dans les yeux des marins, un sourire se crée.
Le navire se perd, la nostalgie apparaît.

adel





AVENIR

15 kilomètres de nage
Ce qui sépare l'Espagne du port de Tanger.
Certains s'y aventurent à un jeune âge
À la recherche de mieux, et ce, probablement à l'étranger.

4 heures de nage pour arriver à destination.
Pas pour moi, non, pour moi ça prendrait bien plus longtemps.
J'en viens à me questionner sur les raisons qui poussent quelqu'un à se trouver dans une telle situation.
Je replonge alors dans l'histoire qui me berçait il y a quelque temps.

L'histoire d'un homme quittant tout ce qu'il a connu,
Quittant son pays pour assurer un avenir meilleur à sa descendance
Il se lançait alors dans l'inconnu,
À la découverte d'un nouveau continent.

Lui n'a pas dû nager à travers le détroit de Gibraltar,
Mais il avait tout de même du courage.

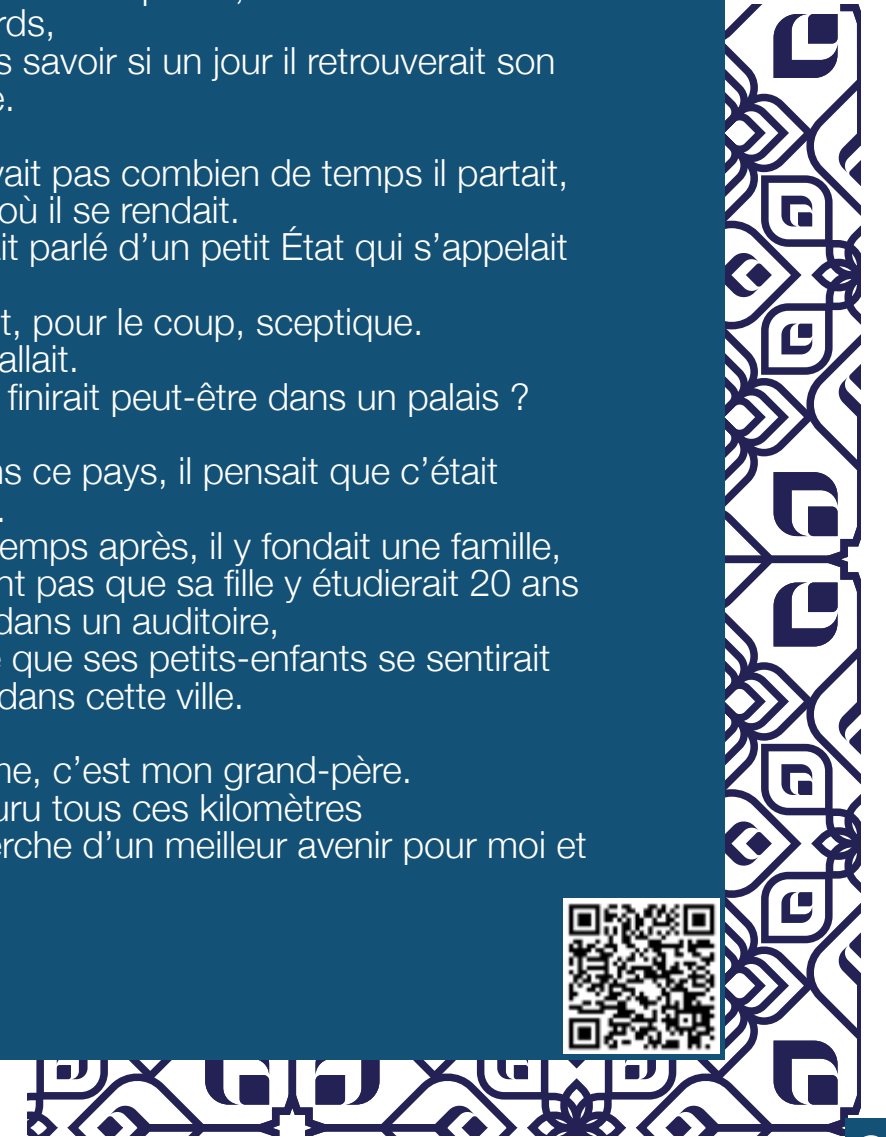
Hanae

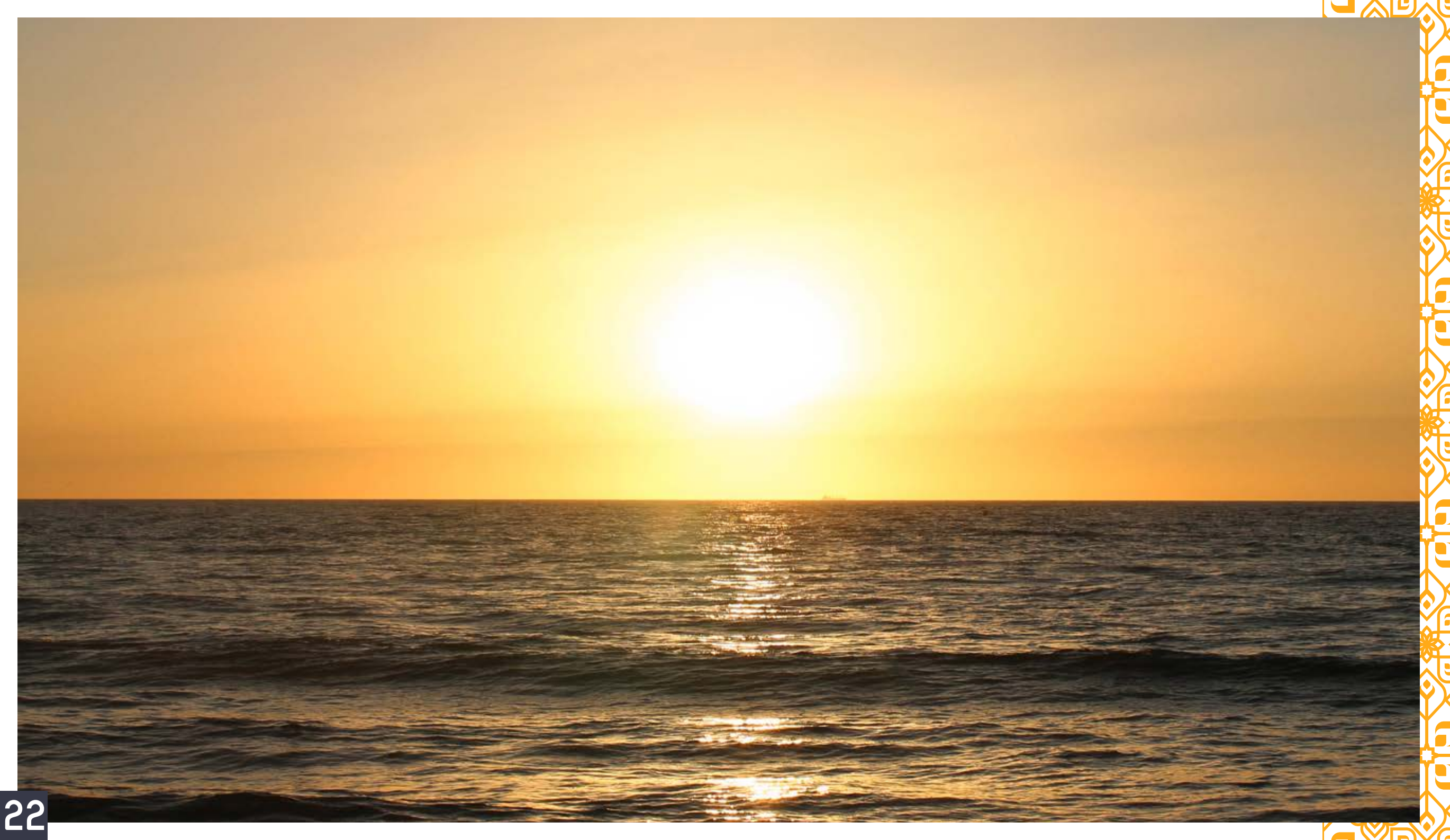
Partir sans rien emporter, en laissant tout dans ses placards,
Partir sans savoir si un jour il retrouverait son entourage.

Lui ne savait pas combien de temps il partait,
Ni même où il se rendait.
On lui avait parlé d'un petit État qui s'appelait Belgique,
Le laissant, pour le coup, sceptique.
Mais il le fallait.
Qui sait, il finirait peut-être dans un palais ?

Arrivé dans ce pays, il pensait que c'était provisoire.
Quelque temps après, il y fondait une famille,
Ne sachant pas que sa fille y étudierait 20 ans plus tard dans un auditoire,
Ou même que ses petits-enfants se sentiraient chez eux dans cette ville.

Cet homme, c'est mon grand-père.
Il a parcouru tous ces kilomètres
À la recherche d'un meilleur avenir pour moi et ma mère.





Horizon

Souvent, la question est posée : « La vie vaut-elle toujours la peine d'être vécue ? Toute vie mérite-t-elle d'être vécue ? » Dans certaines cultures, il est plus triste de voir mourir un homme sage, aux années accomplies, que de pleurer la mort d'un bébé.

Cela soulève la question de savoir quelle situation est préférable, ou plutôt laquelle est source de moindre douleur pour la famille et pour la société.

La vie, la mort, sont souvent synonymes de réflexion pour l'homme. Quel est le sens de la vie ? Pourquoi ?

Plutôt que de parler du sens de la vie, réfléchissons à travers son rôle.

Pourquoi la vie ? Quel est le rôle de la vie ? Qu'apporte la vie... à notre vie ?

Cette question peut sembler redondante, circulaire, cyclique, tel le serpent qui se mord la queue. Pourquoi la vie ? Quel est le rôle de la vie ? Sans la vie, qu'y aurait-il si ce n'est la mort ? Et pourtant... Quel est réellement le rôle de la vie ?

l'abrane

Les croyants diraient qu'il s'agit de réussir, de réussir à adorer son Seigneur, son Créateur, et d'obtenir une place au paradis dans l'au-delà.

D'autres, plus hédonistes, diraient qu'il faut profiter de la vie ici-bas.

Ainsi, chacun sait, non pas quel est le sens de la vie, mais quel rôle elle joue pour lui. Cette vie sera-t-elle une vie de jouissance, de bonheur ? Ou bien une vie de repentance, une vie de douleur ?

La vie et la mort, telles l'océan et le ciel séparés par l'horizon, sont à la fois proches et éloignés. Pour nous, humains, qui côtoyons ces réalités au quotidien, nous savons que l'horizon entre les deux est visible, tant la vie se voit et la mort se remarque.

Cette différence entre la vie et la mort, entre la mer et le ciel... l'horizon. Finalement, l'horizon définit bien ces questions. Il est là, on le voit, mais on ne peut l'atteindre. Tout comme on peut se préparer à la mort, à rencontrer son Créateur, sans jamais être réellement prêt.



occire

Tu penses que le monde évolue autour de tes désirs et que tes décisions n’ont pas de conséquence, car quoi qu’il arrive, le filet n’est pas loin : il suffit de te rater pour être en sécurité, entre les mains bienveillantes du système que tu as milité pour ériger, où les mailles sont à géométrie variable, prêtes à séparer le bon grain du mauvais, ton grain des autres.

Tu t’es forgé ton opinion sur les traces d’un vécu emprunté, discuté aux abords de conversations avec tes amis issus du même tissu que toi. Dans l’ancre des salons, vous avez coutume de vous réunir pour juger ceux d’en bas, si insignifiants qu’il faut les grouper pour en parler ; tu t’y risques même à les numéroter.

Tu n’as aucune conscience de la violence et des braises sur lesquelles elle préfère souffler, déjà à chaud et à sang dans un foyer ardent. Tu penses qu’elle n’est que le fer de lance de certaines minorités, qu’au sein de ce monde, elle est leur exutoire personnel et que jamais, même si les rôles s’inversaient, tu n’y aurais recours car, voyons, tu vaux bien mieux que ça, bien mieux que les autres, mais surtout bien mieux qu’eux.

Non content de penser que la science infuse est tienne, tu te crois dans l’obligation divine de l’apprendre aux autres. Ton avis est éclairé, parfois même lumineux, à l’image d’une peau que tu penses être immaculée. On serait tenté d’y croire, mais bien plus que le dos, ce sont les paumes qu’il faut inspecter : pas un accro, pas une calotte, mais d’où vient donc tout ce sang ?

Tu oxydes le monde avec ta pensée, car la croyant parfaite et le croyant tien, et chaque jour que Dieu fait, l’audace te prend de manifester ton étonnement quand tu réalises que les autres ont tous une dent contre toi.

romain



Magie bleu

La Ville Bleue, celle sur laquelle le ciel a déteint.
A flanc de colline, il l’a peut-être un jour percuté ou du moins effleuré.

C’est une ville qui semble planer.
Nous déambulons dans des rues animées, et à peine la tête tournée, nous voyons des rues calmes, où seuls quelques chats circulent, où des portes sont ouvertes, où soudain une chaise vide attend.

Elle est là.
Au milieu.
Derrière cet écriteau dans une langue que je ne maîtrise pas.

Et s’il contenait un message, un secret, une incantation, des consignes à suivre pour délivrer de cette chaise une magie ancienne, la magie de la Ville Bleue.

Devient-on aveugle si on s’y assoit sans respecter l’écriteau, ou onniscient si on est capable de le déchiffrer ?
Peut-on entendre des secrets dans les bourrasques de vent qui s’engouffrent dans la Ville Bleue ?

Il y a ce murmure, ce mot dit à bout de lèvres et de souffle.
Tendez l’oreille, plissez les yeux.
Le voici.
Chefchaouen.

nael





dear mini me

Il était une fois, la terre de mes ancêtres...

Terre d'or et de feu, désert où tout s'efface,
Où le vent sans repos, effleure et laisse une trace. Ce
Maroc m'appelait, murmure au bout des ans, Comme
un souffle enfoui, un secret renaissant.

Neuf ans loin de ses sables, neuf ans de terres
lointaines, Mais la terre de mes pères, chantait dans
mes veines. Ce Maroc qui dansait au bout de ma
mémoire, était devenu un mirage, Alors j'ai choisi de
traverser la mer, pour m'en refaire une image.

Chaque ruelle ouvrait un souvenir,
Chaque pierre et chaque porte m'invitait à revenir,
Dans l'air chargé de menthe, de musc, et de jasmin,
Je sentais mes souvenirs glisser à travers mes mains.

J'y ai redécouvert un style de vie différent, mais
bienheureux, où il faut peu pour être heureux,
J'y ai redécouvert mes racines, mes origines, de celles
qui subliment, J'y ai redécouvert le repos de l'ancien
temps, celui où il suffisait de peu pour avoir tant.

Il était une fois, ce Maroc retrouvé,
terre ancrée dans mes veines,
Qui murmure encore sous ma peau,
Comme le chant d'un oiseau,
À qui je dis, cette fois, à bientôt.

helly



La prière du fajr

5h, le réveil sonne. Une fois, deux fois, trois fois... Il finit par l'entendre et se lève doucement. Tous ses gestes se faisaient au ralenti, comme si le temps lui-même ne voulait pas lui tenir tête. Parfois, il n'avait même pas besoin de réveil : son âme répondait à l'appel de Dieu comme une fleur qui s'ouvre à la lumière de l'aube.

À peine debout, il se dirige vers la salle de bain pour faire ses ablutions. Il aimait prendre son temps.

5h30, il file à la cuisine. Il se réchauffe un grand verre de lait.

Tiède ! C'est important.

Il le buvait avec sept dattes, parfois cinq, ou trois, mais toujours un nombre impair, c'est important.

Allahu Akbar.

C'est l'heure. Il avait rendez-vous avec son Créateur.

Il était la ponctualité incarnée, la rigueur en personne. Il avait promis au Divin de toujours honorer son appel.

J'adorais l'écouter réciter la Mère du Livre.

C'était lui, mon réveil.

Après ça, il s'isolait dans sa chambre pour savourer les quelques instants de sommeil que l'aube lui offrait en secret.

hawal



La princesse de Téhéran

Du haut de son palais de marbre blanc, elle regardait les jours s'étendre au point de s'éteindre par la torpeur de ses songes indolents. Un ennui sensuel, un charme insolent, la princesse de Téhéran faisait plier le cœur de tous ceux qui s'approchaient de son paradis persan.

Maladroit, docile, fervent, elle rendait. Ses serviteurs s'inclinaient plus bas qu'elle ne l'exigeait, non par obéissance, mais par ivresse de ses gestes. Elle était un puits de désir, celle à qui l'on cède sans combattre, heureux de perdre... Elle était celle que l'on admire, si bien que quitter son palais revenait à semer l'émoi d'une apparition mythique. Alors elle s'y enfermait, lasse de l'adulation d'un peuple trop occupé à la vénérer que pour chercher à la comprendre.

Et pourtant, elle n'en attendait rien. Elle s'était détachée depuis longtemps du besoin d'être cernée, attisant le feu d'un mystère qu'elle maîtrisait sans jamais s'y brûler et si bruyants sont les battements qu'elle faisait naître, elle ne leur offrait que le silence impérieux de son absence.

Le long des colonnades, entre les cyprès et les orangers, c'est là qu'elle cultivait une liberté aux saveurs de safran, aux senteurs de jasmin. Tous les matins, elle se rendait dans les jardins du palais... ceux que son père, le sultan, avait fait ériger en honneur à son prénom, Hayat, la vie.

Le long des colonnades, entre les cyprès et les orangers, c'est là qu'elle cultivait une liberté aux saveurs de safran, aux senteurs de jasmin. Tous les matins, elle se rendait dans les jardins du palais... ceux que son père, le sultan, avait fait ériger en honneur à son prénom, Hayat, la vie.

Le long des colonnades, entre les cyprès et les orangers, c'est là qu'elle cultivait une liberté aux saveurs de safran, aux senteurs de jasmin. Tous les matins, elle se rendait dans les jardins du palais... ceux que son père, le sultan, avait fait ériger en honneur à son prénom, Hayat, la vie.

Des jardins comme un éveil, bruissant, mouvant, traversés d'ombres fraîches et d'eaux claires. Il voulait que chaque pierre porte en secret le souffle de son nom, que chaque fleur en garde le parfum. Les jardins vivaient d'elle, pour elle, en elle. Il voulait que chaque bosquet demeure pour lui faire cortège.

De grâce et de chair, elle se déposait d'une étreinte à la terre, en proie à une oisiveté qui ne la quittait que rarement. Et lorsqu'ouïr le crissement des grillons n'était plus suffisamment distrayant, elle n'avait cas lancer un regard pour que trompette, oud et violons se répandent dans le palais, lorgnent les tapis, se cognent aux mosaïques, couvrent les fontaines d'un voile d'élégance aux sonorités orientales. Tous les jours étaient des jours heureux pour la princesse de Téhéran. Et parmi eux, il en était un qui parvenait à déroger à leur vacuité. Le jour du marché, quand l'écho du dehors venait se heurter contre les arcades du palais pour en dévoiler l'agitation.

Elle s'accoudait à son balcon de marbre et passait des heures à observer les marchands, les minarets qui découpaient le ciel en



arabesques, et les échoppes encombrées. Et puis, quelque part dans la foule, elle percevait cet homme aux allures différentes... Elle ne connaissait pas son nom.

Il venait parfois en après-midi, sans régularité, mais toujours avec un panier qu'il remplissait de dattes ou de tissus. Il était jeune, plus jeune qu'elle, toutefois sa prestance savait la déstabiliser ; un port altier, sans hâte et sans peur, ou simplement une façon d'exister dans ce tumulte. Il était un appel sans mot que tout son corps reconnaissait.

Par le soleil quand il éclaire, et par la lune quand elle le suit, il lui suffisait de fermer les yeux pour se laisser dériver vers un instant d'apesanteur. Ainsi elle s'imaginait, ailleurs, loin des colonnades, loin des orangers... Au milieu d'une grande salle d'apparat ; seule, ou presque... Lui, à quelques pas. Au rythme des mélodies qu'ils s'inventaient, ils tournaient, leurs mains jointes comme de nouvelles paires. Ils paraissaient nains aux côtés des lustres et des longs rideaux de velours. Les deux ne dansaient pas, ils gravitaient, portés par un flot d'intensité qu'ils ne savaient s'expliquer.

De toute sa présence, il l'implorait de vivre un peu plus fort, tandis qu'elle feignait le détachement face à ce qu'il lui déposait, proposait, presque imposait... Il était celui qui la dépossédait de la souveraineté de ses pensées, et pour une fois, c'était son regard à elle qui brûlait de désir.

soraya





submergée

Je me sens submergée.
Submergée par l'ampleur du rien.
Submergée par tous ces regards que j'ai
moi-même inventés.

Submergée par le nombre de chaises vides
qui s'attendent à ma performance.
Des attentes que je me suis moi-même
imposées, mais que je tente d'expliquer à
travers les autres.

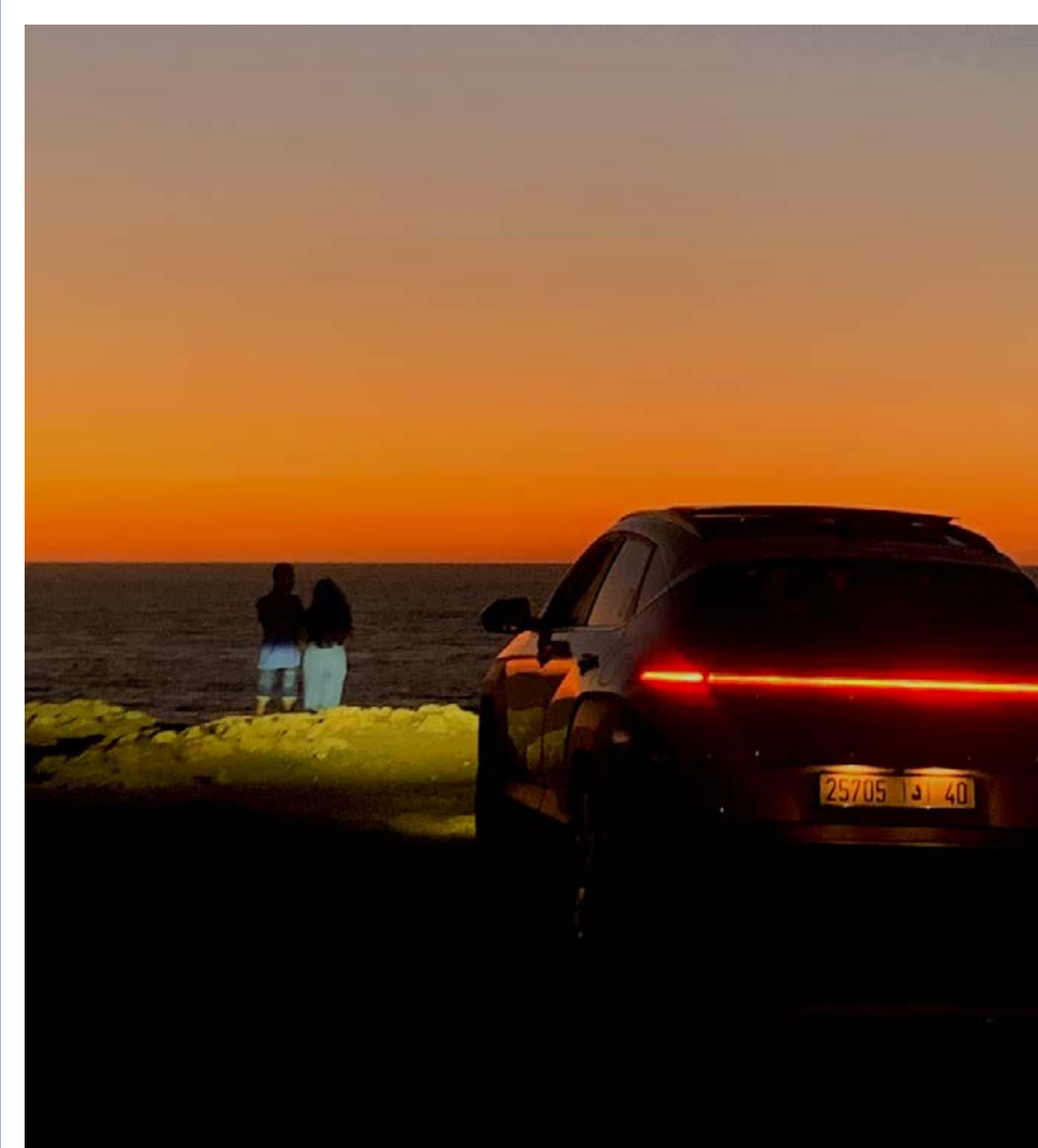
C'est eux, c'est lui.
La pression ne vient pourtant que de l'intérieur,
mais comment réussir à justifier que mon
ennemie se trouve juste ici ?

Le théâtre de ma vie affiche complet.
Apparemment, ils veulent tous me voir panser
mes plaies.
Et pourtant, me voilà seule sur scène,
submergée par l'ampleur du rien.

Submergée par tous ces regards que j'ai
moi-même inventés.
Submergée par le nombre de chaises vides qui
s'attendent à ma performance.

C'est juste moi, finalement, c'est moi qui ai
acheté tous les billets de cette séance.

Victoria



orange pourpre

C'était au Maroc, un soir où le ciel
se teintait d'orange et de pourpre,
et où l'océan semblait murmurer
des secrets anciens. Ils s'étaient
rencontrés quelques jours plus tôt,
dans les ruelles de Tanger, là où le
parfum du thé à la menthe se mêle
à celui des embruns.

Ce soir-là, ils s'étaient échappés du
tumulte de la ville. Debout sur un
rocher face à la mer, leurs bras en-
lacés, ils contemplaient le coucher
du soleil. La lumière des phares de
sa voiture les illuminait, créant une
scène presque irréelle. Ils parlaient
peu. Il n'y avait pas besoin de mots
pour savourer l'instant.

Leur histoire, comme ce crépuscule,
avait la beauté fragile des choses
éphémères. Peut-être que demain,
ils reprendraient leurs routes, mais
ce soir-là, sous le ciel du Maroc, ils
appartenaient à l'éternité.

assia





La reconnaissance aux milles mots

J'aurais pu rêver, mais ces moments furent une réalité. Les heures sont floues, l'enthousiasme est vacillant, ressenti comme un temps figé ; les sourires sont abondants, les mots vagabonds. Un voyage aux mille couleurs, le sentiment du repos, le goût de profiter de l'instant présent. Ces moments n'avaient pas de prix, sauf pour Nizar. Vous étiez la constituante de cette valeur.

Les souvenirs se sont construits au travers des discussions, au travers des gens que j'ai découverts. Oui, vous, Samy, Théophile, avec qui j'ai tissé des liens si incongrus qu'incroyables, si étonnants que passionnants, si uniques que je n'oublierai jamais. Ce voyage n'avait pas de prix. Vous étiez la seule véritable richesse de ces instants.

Ma reconnaissance la plus sincère revient à ma Belgique, à mon Maroc, à notre organisation Filoubelle, belle du cœur et de l'intérieur. À toutes celles et ceux qui ont constitué le souvenir indélébile d'une expérience à jamais gravée dans mon cœur — par le partage, par les échanges, par les moments, et par les pasteis de nata autour d'un thé à Tanger.

La reconnaissance est la plus belle fleur qui jaillit de l'âme. Au Maroc, les reconnaissants disent Al Hamdoulilah ; en Belgique, ils disent « sacré bordel, manneke », « sale enroule, drare » ou parfois simplement : merci. Alors, merci et Al Hamdoulilah. Je ne vous oublierai jamais.

Yassine





cinéma Alcazar

Nos journées se doivent d'être de plus en plus chargées, lourdes, pesantes. Et si on vit en ville, la vitesse du quotidien devient de plus en plus naturel. Les mêmes habitudes, les mêmes personnes qu'on salue dans la rue, les mêmes cafés où on va boire un verre avec des amis ou de la famille. Dans cette euphorie moderne où nous sommes assaillis d'objectifs à remplir, je me suis trouvé un moyen de ralentir le temps. Une stratégie de vie valable dans la plupart des villes en Europe. Seule ou accompagné, je me rends dans un cinéma afin de mettre sur pause mes pensées pendant minimum une heure et demi. Peu importe le genre de film que je vais voir ou si le film en question sera bon ou mauvais, ce bouton « pause » restera aussi efficace. Pour la plupart d'entre nous, aller au cinéma est une occupation, du temps qu'on prend pour effectuer une mise à jour avec nos proches. Pour moi, c'est bien plus. Chaque ville a son cinéma. Chacun a son « cinéma ».

Théophile





Drapeau d'un peuple!

Une dynastie centenaire d'un pays millénaire, voilà ce que ce drapeau représente pour tous les marocains ! La dynastie Alaouite symbolisée par le rouge, l'étoile symbolisant les 5 piliers de l'islam et le vert de celle-ci renvoyant à sa religion, évoque aujourd'hui dans l'esprit de millions de personnes à travers le monde le bonheur d'une vie apaisée, une vie sans soucis rythmer par les appels à la prière et les rayons du soleil tapant dans ces contrées qui en réalité sont si peu connues par les touristes, qui de façade n'y voient que l'exotisme d'un peuplé qui jadis fut terre conquise mais qui aujourd'hui se dresse fièrement face à eux.

Le Maroc pays du soleil couchant, pays de mon histoire, du nord au sud j'ai voyagée et découvert les terres qui ont vu naître mes ancêtres, entre les murs qui nous racontent les exploits de temps anciens, les palais nous laissant imaginer les royaumes qui ont subsisté et les peuples nous faisant découvrir les mélanges de traditions romaine, grecque, sub-saharienne, berbère, ou encore arabe, des traditions qui durant ce voyage ont pu être montrées et découvertes par les uns et les autres à la fois individuellement mais ancrés dans une dynamique de groupe qui donna un rythme à ce périple.

Nous poursuivons avec une ville qui évoque selon Tanger voilà le point de départ de notre voyage, villes des aventuriers, des peintres, des écrivains, et des espions. Une ville si proche de l'Europe, une ville où le mélange évoque selon moi tout l'universalisme du Maroc, entre rencontre marquante, visite subjuguante, et vu envoûtante, Tanger a réussi à nous conquérir.

moi toute la tolérance et le savoir-vivre du Maroc et des marocains, en parcourant les allées d'une ville qui est le fruit de l'entraide communautaire entre les juifs et les musulmans chassés d'Espagne au 15e et 16e siècles durant la Reconquista. Chefchaouen, la ville bleu, la légende dit que ce sont les juifs qui l'aurait peinte ainsi pour évoquer le ciel de la méditerranée et le paradis, d'autres plus triviaux évoquent par cette couleur le meilleur des anti-moustiques, voilà un des nombreux mystères qui fondent toute l'élégance du Maroc.

Enfin, alors que je m'évadais entre les jardins andalous et les ruelles des Udaya, je n'ai pu m'empêcher de voir au loin depuis la tour des pirates le passé boucanier de Rabat, qui joint via le fleuve Bouregreg le mausolée du père du royaume feu le Roi Mohammed V, marquant le début du Maroc indépendant du Maroc nouveau, qui marque un chapitre hardi de notre grande histoire et puis de mon histoire, profondément ancrée entre tradition et modernité, entre la perpétuation du travail manuelle tout en conceptualisant les technologies les plus moderne, la parfaite synthèse de ce qu'un pays peut être lorsque démocratie nouvelle et monarchie éternel se rencontrent, pour ensemble tirer des

leçons du passé tout en regardant vers l'avenir.

Durant tous ce périple, un symbole nous suivait et marquait chaque étape de notre voyage au-delà des différences, des aventures, des tribus et des contrées, un symbole commun et unificateur, un symbole chéri de tous, le drapeau national qui est le résumé de ce pays de notre pays, de mon pays.

J'ai toujours les mots du Roi Mohammed VI en tête, lors de son tout premier discours en 1999 qui avait lancé ce pari en disant : « Nous souhaitons que le Maroc, sous notre règne aille de l'avant sur la voie du développement et de la modernité, et qu'il accède au troisième millénaire doté d'une vision prospective, en parfaite cohabitation et une entente réciproque avec nos partenaires, préservant son identité et sa spécificité, sans se refermer sur soi, dans le cadre d'une authenticité reconfirmée et d'une modernité qui ne renie guère nos valeurs sacrées ».

Je crois en effet que le Roi à gagné son pari soutenu par une infatigable force populaire qui permet au Maroc de solidement se placer sur la carte du monde comme un pays qui fait la jonction entre l'Europe et l'Afrique entre le nord et le sud, entre l'est et l'ouest, et qui continue d'émerveiller et de surprendre. Pour nous représenter face au reste du monde, pour étendard nous avons choisi ce drapeau. Il ne me reste donc plus qu'à dire ;

ALLAH, AL WATAN, AL MALIK !

Allah, La Patrie, Le Roi !

Bilale

